



Une grande nouvelle

Un cri !

Puis Mademoiselle Margot émerge d'un rideau de velours rouge, le visage tout aussi rouge, sourcils froncés, tenant à la main une chaussure. Cette seule et unique chaussure, c'est le drame de la matinée.

– Où est la seconde, Sophie ? Tu me l'as volée, encore une fois !

Mademoiselle Sophie, qui a appris à composer avec les humeurs volatiles de sa sœur aînée, hausse les épaules. Mademoiselle Margot trépigne, râle, fait trois tours sur elle-même. Monsieur Thomas passe la tête dans l'entrebâillement de la porte :

– Que se passe-t-il, ici ? Que t'arrive-t-il, Margot ?
On ne s'entend plus parler avec ton vacarme.

– C'est Sophie ! Elle n'a de cesse de me voler mes affaires !

– Je n'ai rien fait du tout, affirme dignement Mademoiselle Sophie.

Monsieur Thomas souffle très fort en levant les yeux au ciel et claque la porte de la chambre. Vexée, Mademoiselle Margot se retient de respirer pendant au moins deux ou trois minutes, tandis que Mademoiselle Sophie continue tranquillement de vêtir sa poupée. Les joues déjà rubicondes de Mademoiselle Margot se gonflent de sang. Enfin elle abandonne la lutte et ses poumons se vident de leur air en un long et formidable sifflement. Quelques instants plus tard, le soulier manquant est déniché sous une armoire.

Nous sommes le 10 mai 1650, et ainsi commence une journée ordinaire au château de Rochecourt.

Je m'empresse de préciser que je ne suis pas amère, bien au contraire, d'avoir l'honneur de loger au château de Monsieur le baron et de son épouse,



dont la réputation d'inépuisable générosité outre-passe les frontières de leur immense propriété – et elle est véritablement *immense*: du haut de la plus haute mansarde, on aperçoit à peine la rivière qui délimite, au nord, la forêt domaniale. À la cour du jeune roi (d'après Suzanne, des cuisines), on ne parle qu'en bien de Monsieur et Madame, de leur famille et de leurs relations; et il est très rare, de nos jours (toujours d'après Suzanne), que les gentilshommes et les dames de la cour ne trouvent pas à redire à une famille de la noblesse des environs!

J'ai eu la bonne fortune, à l'âge de trois ans, suite à la mort de ma mère, femme de chambre de Madame de Rochecourt, d'être recueillie par Madame qui s'était, je crois, prise d'affection pour moi. Monsieur le baron, dans sa grande générosité, ne s'étant pas opposé à ce choix, j'ai été élevée aux côtés de Mademoiselle Margot, partageant avec elle les boutades et les taquineries de Monsieur Thomas, de quatre ans notre aîné. Plus tard, lorsque Mademoiselle Sophie puis Monsieur Félicien sont venus au monde, Madame m'a généreusement proposé d'assister la gouvernante anglaise, Miss Ferguson, dans ses devoirs

de garde et d'éducation des enfants. L'éducation importe beaucoup à Monsieur et Madame ; beaucoup plus, je dois dire, qu'à leurs enfants. D'excellents tuteurs en musique, peinture, langues étrangères et théologie fréquentent le château. Ayant assisté à toutes les leçons de Mademoiselle Margot, j'ai pu développer moi-même mon écriture, mes lectures, mon goût pour la peinture et ma connaissance du clavecin.

Quel privilège que de pouvoir, à onze ans et demi, lire et écrire comme une demoiselle quand on est fille de servante ! Comment donc pourrais-je manquer de ressentir une infinie gratitude, une fervente reconnaissance envers Monsieur et Madame, qui ont rendu ce miracle possible ?

Ce matin, Monsieur le baron, dont ce n'est pas l'habitude, a mandé* ses enfants, Miss Ferguson et moi dans son petit salon carré. Ses appartements sont situés dans l'aile nord du château, loin des chambres des enfants, afin qu'il ne soit point distrait dans ses sérieux travaux d'écriture par les rires et les hurlements.

Monsieur Thomas d'abord, puis Mademoiselle Margot, puis Mademoiselle Sophie, puis Miss Ferguson portant le petit Félicien, puis moi-même, entrons dans le salon carré. Monsieur le baron porte un élégant pourpoint* vert tendre à épaulettes, sur lequel vient s'écheveler sa barbe grisonnante.

– Bien, commence-t-il. Sophie, ne remue donc pas tant. Je suis heureux de vous trouver tous en si bonne forme. Comment vas-tu, Margot ?

– Bien, Papa, je vous remercie, mais...

– Très bien. Thomas ? Le cheval ?

– Je m'améliore, Père.

– Très bien. Miss Ferguson, font-ils des progrès en anglais ?

– *Yes, Sir.*

– Très bien. Très bien. Tout est bien, donc.

Monsieur le baron se gratte le menton.

– Je vous ai convoqués pour vous annoncer que nous allons recevoir un invité ces trois prochaines semaines, un homme de lettres, un ami qui a généreusement accepté notre hospitalité. Cet ami, c'est Monsieur Pierre Corneille.

Silence théâtral. Mademoiselle Sophie a trouvé une

coccinelle. Mademoiselle Margot et Monsieur Thomas hochent la tête, mais leurs yeux sont vides. Félicien somnole dans les bras de Miss Ferguson, qu'un tremblement de terre ne pourrait émouvoir. Quant à moi, mon cœur bat si fort qu'il me semble entendre son écho contre les tapisseries tendues aux murs, mais il serait indu de manifester mon enthousiasme.

– Eh bien, je vois que la nouvelle vous enchante, commente Monsieur le baron.

Si c'est d'enchantement dont Monsieur a besoin, je pourrais ouvrir la fenêtre et m'envoler à tire-d'aile au-dessus du grand parc. Mais le reste de la famille est de glace. J'ose :

– Monsieur, c'est une fabuleuse nouvelle. Je... J'ai peine à faire savoir à quel point...

– Bien, bien, mon enfant, coupe-t-il d'un ton ferme. Monsieur Corneille est un ami de la famille depuis fort longtemps. Nous sommes allés voir les premières représentations de ses pièces lorsque nous étions à Paris. C'est un homme d'un profond talent et d'une grande culture. Thomas, je souhaite que tu t'entretiennes longuement avec lui, sans bien sûr l'indisposer.

– Oui, Père.

– Qu’as-tu appris récemment? Récite-moi donc un sonnet*.

Monsieur Thomas, les sourcils en accent circonflexe, commence à dodeliner de la tête, dans l’espoir, peut-être, qu’un sonnet passant par là s’insinue dans ses oreilles. Son père émet un grognement long et sourd comme un roulement de tambour.

– Tu ne connais aucun sonnet?

– Père, j’en connaissais un, avec une rose, mais je pense que mes connaissances en géographie ont dû le remplacer dans mon esprit...

– Ce n’est pas une excuse, déclare Monsieur le baron. J’exige que tu apprennes six sonnets avant l’arrivée de Monsieur Corneille, et une tirade complète issue de l’une de ses pièces. Margot et Sophie, je veux vous voir apprêtées et coiffées, et parfaitement agréables, lorsque Monsieur Corneille arrivera. Et pas un mot s’il ne s’adresse pas à vous, c’est entendu?

Les deux sœurs hochent la tête, l’une caressant toujours sa coccinelle, l’autre tirillant la lanière de sa chaussure. Monsieur le baron se tourne enfin vers moi.

– Marie, dit-il, tu assisteras Margot et Sophie dans leurs préparatifs. Mais je te prierai de bien vouloir te retirer lorsque Monsieur Corneille arrivera, et de rester hors de son chemin durant son séjour. Tu entends bien, j’en suis certain, qu’il vient ici pour passer du temps avec la famille, et les possibles indiscretions des servantes pourraient manquer de le mettre à son aise.

Il fait un temps superbe lorsque nous sortons, quelques minutes plus tard, dans le grand parc. Le ciel est fendillé de quelques filins de nuages. Noyée de soleil, l’herbe fait des vagues dans la brise.

Miss Ferguson, qui observe que je ne me joins pas à une partie de colin-maillard lancée par Mademoiselle Margot, se penche vers moi et me murmure d’un ton perspicace, mouillé d’un épais accent anglais :

– Ma chère petite, la déception se lit sur ton visage en lettres majuscules. Mais que cela te soit utile. Quand bien même l’on pourrait croire faire partie de la famille, ce n’est jamais le cas. *Never, my dear child*. Tu es fille de servante, et si la générosité

de Monsieur de Rochecourt t'a évité l'orphelinat, n'y vois jamais autre chose qu'un geste galant, en mémoire d'une mère honnête et travailleuse.

La gorge sanglée, je croise les yeux gris de Miss Ferguson. Dans la forte lumière, ils brillent froidement, comme des perles d'argent.

– Je ne suis pas déçue, Miss, réponds-je en tentant de rester digne. J'ai simplement mal à la tête.

Elle hoche la sienne avec un sourire peu convaincu et court empêcher Félicien de grignoter un pissenlit. Mon regard est voilé par les larmes, mais je prétends être aveuglée par le soleil pour aller m'asseoir sous un arbre.

– Tu ne veux toujours pas jouer? Ce que tu es ennuyeuse aujourd'hui, Marie, se plaint Mademoiselle Margot. Il n'y a que toi qui aimes être colin-maillard!

C'est faux, je déteste être colin-maillard : l'incertitude, l'obscurité, les bruits dont on ne perçoit pas l'origine. Mais je sais que c'est un rôle que Mademoiselle Margot et Monsieur Thomas adorent me déléguer. Et à Rochecourt, je joue mon rôle.

Car de mon rôle dépend ma vie.

Acte I

MADEMOISELLE MARGOT

Miss Ferguson, je crois que je suis fatiguée,
Et mon piano s'oppose à être pianoté,
Et il est bon, dit-on, d'après tous les docteurs,
D'éviter les travaux d'histoire après seize heures.
Je m'en vais !

MISS FERGUSON

Les docteurs sont souvent évoqués
Par vos lèvres, *my child*, en parfaite santé.
Entrouvrez donc au moins votre boîte à ouvrage,
Et cousez, s'il vous plaît, trois longueurs de voilage.

MADEMOISELLE MARGOT

Mais c'est atrocement ennuyeux !

MISS FERGUSON

À votre âge,
Il convient d'être douce, obéissante et sage.
Votre maman voudrait des fillettes charmantes

MADEMOISELLE MARGOT (*à part*)

Peste soit des parents et de leurs gouvernantes !

MISS FERGUSON

Et toi, que fais-tu donc, Marie, à la fenêtre ?
Tu écris ? Qu'écris-tu ?

MARIE

Oh, mais rien – une lettre.

MADEMOISELLE MARGOT (*riant*)

Une lettre ! À qui donc ? Tu n'as personne au monde !

MONSIEUR THOMAS

Mais l'imagination de Marie est féconde.

Elle doit s'inventer des amis, des cousins,

Des parents, des aïeux, des filleuls, des voisins

Et prise comme elle est dans cette accoutumance*,

Consacre à ses visions une correspondance.

MARIE

C'est – sauf votre respect, Monsieur Thomas – dit-on,

L'origine de tout article de fiction

Tout auteur, il me semble, entretient d'indicibles

Conversations avec ses amis invisibles.

MADEMOISELLE MARGOT

« Tout auteur » ! Elle y croit ! *Auteur*, quelle merveille !

Tu pourras discuter avec Monsieur Corneille...

J'oubliais, tu n'es pas invitée, c'est trop triste !

Papa prive Monsieur Corneille d'une artiste !

Alors, qu'écris-tu donc ? Des comédies, des drames ?

MISS FERGUSON

C'est une occupation qui ne sied pas aux dames.

Notre Marie le sait.

MARIE

Cela me divertit.

D'autres dessinent, d'autres lisent, moi, j'écris.

MADEMOISELLE MARGOT

On n'écrit pas quand on est fille de servante
On n'écrit pas, comme l'a dit la gouvernante,
Quand on est une dame honnête et distinguée.
L'aiguille est notre plume, et la soie le papier.

MARIE (*à part*)

J'aime broder aussi, coudre ma vie plus belle,
M'imaginer auteur en étant demoiselle,
Tout Paris connaîtrait mes pièces et mon nom,
Sans s'offusquer que je ne sois pas née garçon.

MONSIEUR THOMAS

Ces pièces de théâtre auront raison de moi !
Apprendre tout par cœur, comme le veut Papa,
C'est long, c'est accablant, et d'ailleurs, je m'indigne,
Quand Sophie et Margot n'ont qu'à jouer les cygnes,
À parader en robe et en souliers vernis,
Moi, il me faut prouver que j'ai beaucoup d'esprit !
C'est une vraie torture !

MISS FERGUSON

Et un bon exercice.

Apprenez. Le baron sera fier de son fil
Quand il déclamera devant Monsieur Corneille
Ses beaux et nobles vers.

MADemoiselle SOPHIE

Miss, Thomas a sommeil :

Regardez-le, le pauvre !

MARIE (*à Sophie et Margot*)

Oh, non, il fait semblant.

Mais quelle chance il a ! Si j'étais lui, vraiment,
Au lieu de sangloter que j'ai trop de travail,
Au lieu de larmoyer – et le voilà qui bâille –
Je profiterais bien du séjour de Corneill
Pour ouvrir mes yeux grands, et grandes mes oreilles
Et peut-être montrer que moi, je sais écrire.

MADemoiselle MARGOT

Mais tu es une fille, il ne pourrait qu'en rire

(Rideau)

